

*Extrait de « Père et impairs » de Bénédicte Jourgeaud  
(éd. Flammarion)  
Prix Marie Claire du premier roman 2008*

[...] Je me contentai de lancer à cette jeune femme un sourire charmeur (du moins, c'était l'effet recherché et sur lequel je m'entraînais chaque matin devant ma glace), quêtant l'indulgence de sa part, comme pour la rassurer, lui dire : « Je ne lis ce genre de magazine que chez mon dentiste tout comme on ne lit les résultats du Loto que chez son buraliste. » Ce à quoi elle me répondit assez volontiers, en ouvrant grand une bouche où chacune de ses dents, sans exception semblait-il – là aussi il m'aurait fallu ma lampe électrique pour l'assurer –, étaient décorées de petites attaches en argent. Allez savoir pourquoi, ces minuscules médailles, semblables à des bijoux très délicats, que je venais d'apercevoir, me mirent mal à l'aise. Peut-être parce que je ne m'y attendais pas, peut-être parce que je l'avais jugée assez jolie fille la fois où elle avait relevé son visage, et que, désormais, je dois l'avouer, ces petites fantaisies métalliques de dernière minute gâchaient tout.

La jeune femme ne perçut cependant pas mon trouble car, à ce moment-là, de façon opportune, notre dentiste commun, dissimulé derrière sa porte, lança un formel « Mademoiselle Martinet », l'invitant à quitter la salle d'attente. Samperson, il faut le savoir, ne prend jamais la peine de venir jusqu'à vous. De lui, on ne voit toujours que quatre doigts repliés sur le bord de la porte. Il appelle ses patients, qui à ce signal se lèvent pour le rejoindre. Cette petite mise en scène préalable – le coup des doigts sur l'embrasure de la porte – a vraiment de quoi rendre encore plus anxiogène le face-à-face auquel chacun doit se soumettre quand son tour arrive. J'ai longtemps soupçonné Samperson de se livrer à ce rituel pour ne pas effrayer ses nouveaux patients. Il louche généreusement et c'est assez déconcertant de se retrouver face à un dentiste aux yeux instables. Après, une fois que l'on a pu juger de la dextérité de ses gestes, l'on s'habitue. Mais sur le coup, cela produit un choc de se retrouver seul, allongé sur une longue chaise en cuir crème – sept positions, trois hauteurs différentes – sous un regard bigleux.

À l'appel de son nom, qui avait dû susciter de nombreuses moqueries dans les cours d'école, Mademoiselle Martinet se leva. Je me préparai à ce qu'en station debout, elle respira une bonne fois avant de pénétrer dans ce qui s'apparentait pour nous tous, plus ou moins, à une chambre des supplices. Mais elle n'en fit rien. Au lieu de cela, elle se dirigea de façon nonchalante vers la porte. On devinait qu'elle avait l'habitude, ce que m'avait déjà confirmé la rangée de bagues sur ses dents.

Sans nous concerter, le vieux monsieur de la bergère et moi-même profitâmes de ce mouvement dans la pièce pour jeter un coup d'œil à nos montres respectives. Puis, tout aussi chronologiquement, nous nous consultâmes du regard. Nous étions d'accord. Le temps ne passait pas plus vite sur nos montres que sur nos chaises.

Puis, le silence reprit vite le dessus et je me replongeai dans les yeux bleu turquoise de Suzanne qui n'avait pas quitté mes genoux.

Je dois l'admettre, le départ de Mademoiselle Martinet et de ses bagues

dentaires me permirent de me sentir plus libre pour poursuivre ma lecture. « *Un nouveau moi en moi* », j'en étais donc là. Durant toutes ces années où je ne l'avais pas vue, Suzanne avait commencé à mentir sur son âge et s'était dotée d'un « *nouveau moi* ». J'étais, on s'en doute, un poil curieux de découvrir la suite.

*« Une année, il oublia de me fêter mon anniversaire. Je sais que cela arrive parfois mais, normalement, on y pense au moins le lendemain. Voir le surlendemain. Mais lui, rien. »*

Ayant moi-même omis de lui souhaiter ses trente-deux ans, je ne désirai pas commenter ce point. Si en plus, après moi, un autre type avait, lui aussi, oublié de fêter ses trente-trois, trente-quatre ou trente-cinq ans, je pouvais admettre que le sujet lui soit pénible. Toutefois, je me rendis compte que ma compassion pour ce qui lui était arrivé avait été peut-être un peu hâtive. Quelques lignes plus loin apparaissait en effet mon prénom associé, je dois le dire, à des termes assez déplaisants. Le « *il* » en question, le type méprisable, n'était autre que moi.

*« Le problème avec Philippe n'était de toute façon pas seulement qu'il avait oublié que j'avais 32 ans. Il oubliait tout ce qui touchait à ma vie. Le jour de la mort de ma mère, ma marque de parfum, mon allergie aux chats. Comme tous les hommes, il n'y avait que ce qui se rapportait à lui qui l'intéressait. »*

Philippe, c'était moi.

Philippe Touen. Plus exactement.

[...]

Cela faisait véritablement un drôle d'effet de se voir ainsi désigné dans un magazine. Il y avait déjà la photo de Suzanne. Et désormais, mon prénom écrit en toutes lettres. Il m'avait fallu un peu de temps avant de réaliser pourquoi le type décrit dans l'article et moi-même avions autant de points communs. Un peu comme si vous apparaissiez au beau milieu d'une discussion. On traite un type de tire-au-flanc et vous vous rendez compte que ce type que l'on est en train de massacrer, c'est vous. Là, c'était à peu de chose près pareil.

Plus j'avancais dans ma lecture, moins il y avait de doute. C'était bien notre histoire, et donc ma vie, que Suzanne déballait, sans aucune discrétion, dans cet article.

Je n'y étais absolument pas préparé.

Les actrices de cinéma, les hommes politiques, tous les gens connus, publics en somme, sont habitués à lire dans la presse la façon dont se déroule leur petit-déjeuner, la marque de la voiture qu'ils viennent d'acquérir, la destination de leurs futures vacances, dans quelles boutiques ils ont acheté cette paire de chaussures ou ce canapé... Moi, pas. Moi, j'étais Philippe,

parisien anonyme, illustrateur de quarante ans et n'ayant pas grand-chose à revendiquer sur ma vie qui puisse intéresser le grand public. La seule fois où l'on m'avait cité dans un journal (et encore, c'était un journal local), j'avais quatre ans. Mon père m'avait emmené avec lui à un concours de pêche au bord de la Loire. J'avais ferré un poisson de 1,2 kg. Cela avait plu au journaliste du coin qui couvrait l'événement. Il avait choisi d'attaquer son compte-rendu du 25<sup>e</sup> concours de pêche des Craquouillots (l'association de pêcheurs dont faisait partie mon père), en racontant mon exploit. Il avait pris la photo sur laquelle on me voyait, petit bonhomme d'à peine un mètre, qui tenait sa canne à pêche au milieu de grands gaillards. Le journaliste avait demandé à mon père de signer une autorisation pour que la photo puisse être publiée. Mon père n'y avait pas vu d'objection. À sa parution, maman avait découpé l'article et l'avait glissé dans son portefeuille. Je crois bien qu'elle l'a toujours.

Mais dans le cas présent, c'était différent. Suzanne ne m'avait pas demandé mon avis pour me faire figurer dans un article qui traitait des salauds. Ma mère n'avait pas signé d'autorisation.

*© Bénédicte Jourgeaud - Flammarion*

*interview de l'auteur sur [www.votrejournal.net](http://www.votrejournal.net)*